

Bruno PACCHIELE

Les Lignes du Destin

ISBN : 979-10-359-0924-6

© Bruno Pacchiale

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Si ma mémoire est encore en état, cela s'est déroulé un soir de Noël 1999. J'avais été invité un peu par hasard dans une famille que je ne connaissais pas.

Je m'explique. Deux jours auparavant, il avait copieusement neigé dans cette région de France où l'on n'est pas habitué à ce genre de divertissement ou désagrément, question de point de vue. Mon antique 2CV passait partout et je ne regrette qu'une seule chose, c'est d'avoir été obligé de m'en séparer quelques années plus tard. Bref, je roulais tambour battant sur une route rendue particulièrement glissante pour un non habitué, et traître pour qui possédait une grosse berline. C'était le cas de cette femme qui semblait écoeurée, les bras croisés sur son affliction, se tenant debout, à peine soutenue par le montant d'acier de l'imposante berline allemande, emmitouflée dans un large manteau qui dénonçait une certaine aisance financière. Tout, dans sa tenue, son aspect, jusque dans son regard, dénotait l'appartenance à une certaine élite.

Elle ne fit aucun geste pour que le premier péquenaud s'arrête lui porter secours. Dans son esprit, cela allait de soi. Ce genre de personne, imbue d'elle-même, avait le chic pour m'énervier prodigieusement. Mais cette fois-ci, je ralentis. Je me garais précautionneusement pour ne pas partir dans le profond fossé où gisait la Mercedes, comme un animal percuté de plein fouet par un véhicule quelconque. La grosse berline avait perdu tout son attrait dans cette posture de bovin échoué par erreur sur le bas-

côté. On peut constater parfois pareilles désolations lors d'échouage de cétacés sur les plages, à l'automne.

Le soleil brillait dans un ciel sans nuage, mais il rasait l'horizon comme à chaque mois de décembre et une fine brume persistait, rendant la visibilité pas aussi optimum que convenu, aussi je me hâtais de déployer un triangle de signalisation à quelques centaines de pas du lieu du drame.

La dame ne m'avait pas encore adressé la parole, mais j'avais eu le loisir de la détailler sommairement en quelques œillades entre mon énergique activité de secouriste et de baliseur des lieux.

Son allure était celle de ces personnes qui ont l'habitude d'être obéies et servies à longueur de journée. Son maintien, même dans cette situation relativement dégradante, restait de marbre. Sans lui poser la question, on savait qu'elle n'était en rien responsable du dérapage inopiné de son véhicule. D'ailleurs, elle ne s'abaisserait jamais à donner un quelconque justificatif à cette perte de contrôle. En revanche, elle maîtrisait à la perfection ses nerfs.

Je ne pus voir ses mains, gantées du meilleur cuir, et je le regrettais amèrement. Je l'avoue fièrement, j'ai toujours eu un faible pour les mains. Celles des femmes naturellement. Ne me parlez pas des paluches informes, souvent poilues, aux ongles détestables et mal coupés, noircis, dont les hommes sont si fiers.

Il n'y a vraiment pas de quoi ! Tandis que les fines et longues mains féminines m'émeuvent à un tel point que je fantasme très vite. Certains font une fixation sur les pieds, d'autres ont un béguin pour les genoux, il y en a qui se damneraient pour une paire de cuisses, j'en connais de passionnés par les épaules ou la nuque, la plupart se focalisant sans recherche aucune sur la chevelure ou les seins. Moi, ce sont les mains.

Son visage ne reflétait aucune émotion particulière, peut-être un certain agacement ou une impatience latente. Elle devait attendre dans cette rigoureuse position depuis pas mal de temps déjà. Lorsque je lui adressais la parole, elle me regarda comme un extra-terrestre fraîchement débarqué de son vaisseau, qui lui demandait le plus court chemin pour rejoindre la banlieue de Mars. Elle m'évaluait selon son barème de castes sociales. Ce jour-là, je portais comme à mon habitude un pullover marron très près du corps dont le col enserrait mon cou jusqu'au menton, m'évitant les angines à répétition de mon enfance, et me donnant un aspect de prof en vadrouille ou d'écrivain retiré à la campagne, ce qui était doublement le cas. Cela dut lui plaire, du moins lui convenir, car pour la contenter il fallait déployer d'autres charmes, ne parlons même pas de séduction.

Elle appartenait visiblement aux hautes sphères de la gent féminine, de celles que l'on regarde passer sans nous jeter un seul regard. A ce niveau, ce n'est même plus du snobisme, juste une seconde nature.

Elles appartiennent à d'autres. Plutôt n'appartiennent-elles pas tout simplement à elles-mêmes en fin de compte ?

- Il semblerait que ma bonne éducation me commande de vous proposer mon modeste moyen de locomotion, n'est-ce pas ?

Elle resta un instant à m'observer comme si j'avais prononcé tout autre chose. Puis, un sourire éclaira son visage de l'intérieur, ses yeux se firent plus doux et sa bouche remua. Elle allait parler. J'étais tout à l'écoute de ses premiers mots. Ses premiers mots pour moi, exclusivement.

- Je suppose qu'il n'y a pas d'alternative ?...

Elle empoigna son sac Vuitton dissimulé par le large manteau et m'emboîta le pas. Elle avait donc tout prévu. Elle était prête. Depuis le début, elle semblait avoir attendu le bus. Excepté que ce genre de femme ne prend jamais le bus.

Sans réfléchir, je me précipitais pour lui ouvrir la portière à la manière de ces voituriers des grands hôtels, obséquieux et empressés, deux tares qui ne font heureusement pas partie de mon caractère. Je n'allais cependant pas jusqu'à me courber avant de refermer la porte sur elle. Si elle faisait partie de cette frange privilégiée qui aime à se faire servir, elle n'en dédaignait pas moins les subalternes et les faire-valoir. J'allais devoir jouer serré.

Je tournais la clé et le petit moteur de ma 2CV, surement aussi puissant que celui qui commandait l'ouverture des vitres électriques de son bolide, se mit à ronronner d'une manière rassurante. Le premier kilomètre allait être décisif. Elle devait se sentir d'emblée en confiance, aussi en sécurité que dans son large habitacle bardé de tissus et ronce de noyer, dissimulant une batterie d'airbags en attente de fonctionnement. Les vitres teintées de l'Allemande ne m'avaient pas permis de deviner si les coussins protecteurs s'étaient déclenchés lors de l'impact.

Je n'espérais qu'une chose : que la soudaine proximité de nos deux corps n'allait pas la contrarier durablement. Coutumière des grands espaces, je craignais qu'elle ne se braque envers moi à cause d'une mitoyenneté de prolétaires. J'adoptais la conduite la plus souple de mon répertoire afin qu'elle comprenne bien que nous n'allions pas prendre le chemin déjà emprunté par son imposant véhicule. Cela dut lui plaire car c'est elle qui brisa le silence, si l'on peut employer un tel qualificatif pour décrire le ronronnement constant du faible moteur qui devait dépasser de beaucoup en décibels le doux murmure des huit cylindres de son colosse d'acier allemand.

- Je tenais à vous remercier de votre prévenance à mon égard. Sans vous, je me demande combien de temps j'aurais dû devoir patienter ainsi. Il ne passe jamais personne sur cette artère...

J'étais aux anges. D'abord elle concevait une légère considération pour ma personne et mes manières puisqu'elle osait s'abaisser à émettre des remerciements. Dans son milieu, les mercis ne sont pas légion. Surtout, elle avait proféré ces remerciements sur un ton d'égal à égal et non comme on dit merci à son jardinier ou sa femme de chambre pour une haie bien taillée ou une chambre parfaite. Ensuite, employer le terme "d'artère" pour qualifier cette vague route secondaire était de bon augure pour la suite des événements, si toutefois on pouvait les qualifier d'événements et s'il y allait avoir une suite à tout ceci.

Je répondais élégamment que cela était bien naturel dans une formule dont j'ai le secret, et puisque c'est un secret de romancier, je ne vais pas la reproduire ici. Désolé.

- Je me rends bien compte que de simples remerciements informels ne suffisent pas à remplir mon devoir envers vous.

Elle avait légèrement changé de ton en prononçant cette tirade. Un infime rapprochement s'effectuait, lentement. Puis, elle laissa un temps. Et, dans ma tête en effervescence constante et spécialement en ébullition depuis notre rencontre sur ce bord d'artère, je commençais à échauffer quelques scénarii digne des pires films érotiques que, planqué sous une couverture dans le salon familial, je matais avidement du haut de mes treize ans, le dimanche soirs.

Je sentais son épaule qui, dans les virages à droite, que je prenais pourtant le soin d'aborder à vitesse réduite, venait presser tendrement la mienne au travers, il est vrai, de plusieurs épaisseurs de tissus. Loin des ostensibles étreintes, ce sont ces petits attouchements, ces frôlements, ces effleurements qui déclenchent le désir. Je nous imaginai déjà sur la banquette arrière grinçante et gémissante comme jamais. Notre esprit, le mien en tout cas, peut démarrer au quart de tour parfois. J'en étais là de mes aberrations fantasques lorsqu'elle poursuivit.

- Veuillez me pardonner cette indiscretion mais, que faites-vous pour Noël ?

Là, j'étais littéralement scié. Je tournais furtivement la tête vers ma passagère d'une heure. Son regard réitérait sa question verbale, accompagnés d'un très léger haussement des sourcils. Je découvris un air mutin se dessiner aux coins de ses lèvres. Il était flagrant qu'elle parlait du réveillon, mais je crus bon de devoir préciser :

- Vous voulez dire, la veille de Noël, ce repas essentiellement familial qui mélange allégrement des mets de choix arrosés de champagne et qui tourne autour des cadeaux des enfants et tout ça ?

Elle se fendit d'un demi-sourire, de ceux dont on récompense les enfants qui ont reçu une bonne note en composition française.

- Parfaitement. Le réveillon du soir de Noël. La dinde aux marrons, le foie gras et les toasts, la bûche, les cadeaux au pied du sapin, la messe de minuit et le vin chaud...
- Le vin chaud ?

Elle pouffa à peine, comme pour s'excuser.

- Oui, chez nous, c'est vin chaud, et cela depuis que je suis toute petite.

Je tentais de l'observer à la dérobée. Elle fixait un point loin devant sur la route. Son visage reflétait son âge. Elle n'était pas de ces quadras qui tentent par tous les moyens de se faire croire plus jeune et ne parviennent dans la majorité des cas qu'à atteindre l'exact opposé de leur objectif. On pouvait y lire, à condition d'y regarder avec des yeux imprégnés d'amour sincère, les belles années qu'elle avait passé. Une vie remplie de dons de soi, oeuvrant pour les autres, spécialement les plus démunis, une sorte de charité chrétienne moderne. Je l'imaginais apprenant à lire à des petites filles du Tchad, à vacciner les enfants du Mali, à secourir les victimes des mines anti-personnel au Cambodge, à combattre la malnutrition en Ethiopie ou à tenter d'endiguer l'impitoyable vague de prostitution infantine en Birmanie.

Sans quitter l'horizon des yeux, elle reprit :

- Du reste, n'allez pas imaginer une soirée privée autour de bambins excités par les cadeaux et la magie de Noël. Certes, vous n'échapperez pas au traditionnel sapin décoré dans le salon, un menu convenu et certainement des histoires de famille qui vous ennueront volontiers, mais tout cela reste très convivial, dans une ambiance décontractée. Ce n'est pas un repas de famille guindé, ni même une réception d'ambassade.
- Je ne sais si je dois accepter... C'est très gentil, mais un peu disproportionné comme geste de remerciement pour quelque chose de très naturel après tout. Personnellement, je n'ai rien de prévu. Pas de famille autour de laquelle me retrouver et mes amis sont tous happés par leurs obligations de pères, de grands frères, de fils reconnaissants, enfin, vous voyez...
- Je vois très bien. Faites-moi plaisir, acceptez. Que pouvais-je refuser à ces yeux suppliants? J'étais sous le charme mais, dorénavant, plus aucune pensée impure ne s'échappait de mon cerveau enfiévré. Il n'était plus question de galipettes sur la banquette arrière aux ressorts fragiles. Cette femme m'en imposait, c'est tout. L'amour a besoin d'admiration, la concupiscence juste du déclenchement d'hormones au bon moment.

Il se passa de nouveau quelques minutes dans ce silence déjà évoqué du ronronnant du moteur de mon bolide de 300 kilos.

Je pensai soudain à quelque chose.

- Je vous dépose où ?

Elle tourna la tête vers moi. Son expression avait encore changé. C'était une sublime femme à qui on ne pouvait donner d'âge puisqu'il serait fatalement plus élevé que ce qu'elle en inspirait. De toute manière, elle était forcément mariée à un grand ponte, chirurgien réputé, ambassadeur de France dans un pays inlocalisable sur la mappemonde, dirigeant d'entreprise prospère mais équitable, notaire aux nombreuses activités, préfet aux lourdes responsabilités, sûrement homme politique influent, mais intègre. Une femme d'une telle qualité ne pouvait avoir épousé un homme n'ayant pas réussi sa vie. Il n'était question d'aucun avenir avec une déesse pareille. Juste peut-être un rendez-vous élégant, tout au plus une nuit d'amour. Voilà que mes pensées démoniaques envahissaient de nouveau mon esprit.

- Si cela ne vous dérange pas, vous pouvez me laisser chez moi. C'est à quelques kilomètres et vous saurez le chemin pour après-demain. Je vous indiquerai la route à suivre, ne vous inquiétez pas.

Je n'étais pas inquiet du tout, juste un peu perplexe. Dans quel manoir, vers quel château allais-je atterrir ? Il nous fallut vingt bonnes minutes pour rejoindre son "chez elle" comme elle aimait à l'appeler, et ce fut un enchantement. Toutes les barrières tombèrent.

Toutes mes suppositions sur son rang aussi. Nous parlâmes de choses et d'autres comme si rien ne nous séparait. J'en vins à me convaincre qu'elle se donnait des airs de diva bourgeoise, mais qu'en fait, elle n'était qu'une femme de quarante ans comme les autres. Peut-être même divorcée, avec ses problèmes de femme célibataire, ou toujours mariée ou remariée et trainant du coup des soucis de couple.

Son air distant et hautain n'était qu'une façade. Certes son manteau était de bonne coupe, ses manières dénotaient un savoir-vivre qui ne s'apprend qu'au contact d'une élite. Peut-être était-elle une simple domestique au service des grands de ce monde, formée et éduquée dans les meilleures écoles Suisses? Ou bien, le plus simplement du monde, était-elle une femme désirant s'élever au-dessus de la vulgarité de son humble condition. Il n'est pas obligatoire de posséder toutes les richesses du monde pour se comporter en lady ou en gentleman. En tant que professeur, je ne pouvais qu'adhérer à ce genre de considération. La culture et le savoir sont accessibles à tous, et particulièrement à ceux qui, visiblement, pensent ne pas y avoir droit.

Les sujets de conversation s'enchaînaient avec bonheur, mais ne me permettaient nullement d'en savoir plus sur elle. Nous parlions de choses et d'autres, du monde dans ses généralités confondantes, de l'environnement et son cortège de changement climatique et d'espèces en voie d'extinction, quasiment de géopolitique, mais jamais de

nous. Une camaraderie s'installait doucement. Une intimité qui chassait définitivement tout rapport amoureux, anéantissait la libido la plus farouche, effaçait les fantasmes érotiques. Elle aurait pu tout aussi bien être un homme, un ami d'enfance qu'on retrouve après s'être perdu de vue, un copain de régiment avec qui on a fait les cent coups, un collègue avec lequel on partage plus que les aléas du boulot, un pote qui partage les éternelles soirées foot devant la télé, une bonne bière à la main.

Quand elle me fit signe de tourner à gauche dans une allée de fins graviers bordée par deux rangées de peupliers, je ne voyais plus en elle une élégante femme altière à la prestance impeccable et aux manières irréprochables, ce qu'elle était toujours toutefois, mais une complice, une partenaire, un acolyte.

L'allée n'en finissait pas. La neige gelée crissait sous les pneus de mon tacot, quelques flocons se détachaient des ramures tendant leurs doigts vers un ciel désolé et voletaient autour de nous. Le pale soleil allongeait les ombres des peupliers sur des prés gelés. C'était féérique. Soudain, le chemin marqua un virage à droite. Alors, je compris...

Une large et haute grille, un portail majestueux. Elle actionna un petit boîtier, sorte de petite télécommande qui allait inonder les ouvertures de portières automobiles dans la décennie qui arrivait. Le double portail s'ouvrit comme par magie. Je la questionnais du regard.

Elle haussa à peine son menton pour m'indiquer de continuer. Alors, le manoir se révéla dans toute sa splendeur. C'était une bâtisse majestueuse, ornée de quelques ifs et pins savamment choisis et disposés afin de mettre en valeur une façade illuminée de dizaines de croisées à petits carreaux. Il y avait quelque chose de Normand dans l'allure du palais. Le large perron qu'une demi-douzaine de marches rattachait à l'allée de graviers proposait un sapin discrètement décoré avec goût et une entrée agrémentée de deux colonnes de style grec. Cette façade en imposait à elle seule, mais j'imaginais déjà la splendeur du côté opposé qui devait donner sur un immense jardin à la française avec bassins et haies précautionneusement taillées.

- Je vais manquer à mes plus élémentaires devoirs en ne vous invitant pas à boire un verre, mais tout est sens dessus-dessous et cette détestable histoire de dérapage m'a mise en retard.

J'allais la rassurer de ses égards, lorsqu'elle conclut notre rencontre d'un simple :

- Je vous attends après demain soir, sans faute. Le dîner est à vingt heures trente. Si vous pouviez venir une demi-heure plus tôt, j'aurais le plaisir de vous présenter dans les formes.

Je regagnais mon domicile qui me parut plus que jamais étriqué, en comparaison du faste, entrevu à peine une

heure auparavant. J'entrais chez moi comme dans une maison de poupée.

Des questions se bousculaient dans ma tête, chassant les pensées libertines et licencieuses qui s'y étaient dispersées quelques heures plus tôt. Avant tout, je n'avais pas eu la présence d'esprit de demander si la soirée était "habillée". J'examinais ma penderie. Aucun smoking ni de tenue digne des lieux et sûrement des invités présents le surlendemain. Je passais un coup de fil à Jérôme qui avait deux qualités, outre celle primordiale d'être mon meilleur ami et il faisait ma taille et possédait forcément de quoi revêtir n'importe quel invité à n'importe quelle occasion. Jérôme est en charge des relations publiques, rattaché au bureau du préfet du département. Les réceptions, les mondanités, ça le connaît.

- Alors, tu t'es décidé à frayer avec le grand monde, sacré cachotier !

Quiconque avait croisé Jérôme pendant une cérémonie diverse, lors d'une investiture, d'une inauguration ou d'une remise de prix ou médaille, n'aurait jamais, au grand jamais, pu imaginer comment il était au naturel. Son allure s'apparentait davantage à celle d'un clochard, son langage d'un charretier et son passe-temps à un guetteur de la vie sauvage. Il passait tout son temps libre à épier, à traquer, à guetter, à pister volatiles, petits mammifères, bref tout ce que la nature hostile pouvait regorger d'animaux farouches. Il n'hésitait pas à ramper dans la boue, traverser des

fourrés d'épineux et passer des nuits blanches dans d'inconfortables bivouacs, jumelles à portée de main, et Nikon dernière génération autour du cou.

Par ce grand écart, il avait réussi à trouver un équilibre qui lui permettait d'être un modèle de diplomatie lors des dîners officiels, toujours sur son trente et un, aux manières impeccables, l'élégance doublée d'une assurance en toutes occasions. Il pouvait aussi bien côtoyer le monde sauvage et animal que la bonne société des personnages influents. Dans un sens, en y réfléchissant un brin, on pouvait trouver aisément des points communs entre cette nature brute et ce monde policé en apparence, mais où le moindre faux pas pouvait vous coûter cher. Il m'aurait été bien utile, la veille de Noël, mais j'étais seul invité et surtout, lui avait encore un reste de famille au cœur du Périgord, qu'il allait rejoindre demain matin.

Pendant ces deux jours, je ne pensais qu'à cette soirée que j'avais eu la faiblesse d'accepter. Hormis la maîtresse de maison, je ne connaissais personne, et elle serait certainement très occupée pour m'accorder ne serait-ce qu'une minute de son temps. Nous n'avions en résumé, passé qu'une petite heure ensemble et échangé de vagues considérations qui ne faisaient de nous deux à peine des relations. Du reste, je voyais déjà le petit prof de province largement dépassé par une horde de notaires, banquiers, députés, dirigeants de multinationales et chercheurs réputés, voire quelques têtes connues du petit écran, ou de stars du sport au plus haut niveau.

Mes soupçons se confirmèrent lorsque je garais ma minuscule 2CV entre une Daimler resplendissante de ses chromes et une Porsche Cayenne rutilante. Le parterre de tulipes brillait d'ampoules multicolores, on aurait dit que les fleurs émettaient de la lumière. Un valet en livrée attendait en haut du perron. On avait eu visiblement pitié de lui, car il portait un épais manteau d'astrakan qui devait valoir une fortune.

- Bonsoir, Monsieur...
- Perillat, Arnaud Perillat.

Je détaillais le larbin qui jouait parfaitement son rôle, même un peu trop... Sous le manteau apparaissait les pans d'un costume hors de prix et sa paire de chaussures anglaises auraient demandé un an de salaire à un tourneur-fraiseur.

- Je suis désolé, mais ma femme ne connaissait pas votre nom. Elle m'a raconté sa mésaventure et votre prompt secours. Je vous en remercie vivement.

Et, sans plus de cérémonie, celui que j'avais pris pour un serviteur engagé pour la soirée, me tendit une main ferme et froide. Son visage grave s'éclaira d'un sourire qui réchauffait la nuit glaciale.

- Je dois rester ici quelques minutes, le temps d'accueillir les retardataires, mais entrez vite.